N° 60 — 21e Année

CINQ CENTIMES LE NUMÉRO

Lundi 1er Mars 1909

REDACTION :
ROUBAIX, rue de la Concorde, 7, près la place du Trichon. — (Téléphone 061)
TOURCOING, rue Verte, 33. (Téléphone 1570)

Siège administratif :
Rue de Béthune, 27, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50 — Un an 18 fr.
Nord et Départements limitrophes :
Trois mois : 5 francs — Un an : 20 francs

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . . 1 fr. » —

Les annonces seront reçues aux bureaux du Journal ; à Paris, dans nos bureaux 30, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE
A ROUBAIX : N° 061 | A TOURCOING : N° 1570
A LILLE : N° 97

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE des jeunes filles

S'il est une institution de la troisième République qui ait été violemment combattue, c'est certainement l'enseignement secondaire des jeunes filles. Déjà, au temps de Duruy, alors qu'on en préparait les rudiments, on ne lui épargna pas les attaques et la création des cours secondaires de jeunes filles ne fut pas étrangère à la chute de ce grand ministre.

Depuis le moment où la loi proposée par Camille Sée a commencé à fonctionner, les hostilités n'ont pas cessé, mais elles s'affaiblissent de plus en plus. Il a suffi que le personnel d'élite des lycées et collèges de jeunes filles fonctionne pour que sa supériorité apparaisse aux yeux les plus prévenus, aussi le nouvel enseignement a-t-il rapidement pris la place qu'il mérite. Au 6 décembre 1899, il comptait 16.000 élèves ; neuf ans plus tard, en novembre 1908, leur nombre s'élevait à 31.671 ! Il avait plus que doublé. Remarquons en passant que les deux Académies qui comptent le plus d'élèves sont celles de Paris (6948) et de Lille (4231).

Pour sa fondation, le ministère de l'Instruction publique fit appel aux professeurs des lycées et collèges de garçons, mais aujourd'hui, presque tout le personnel est formé de femmes. L'ouverture simultanée d'un grand nombre de lycées et de collèges a provoqué temporairement une certaine insuffisance numérique de certifiées qui ne permet pas, pour l'instant, de nommer partout des chargées de cours diplômées, d'autant plus que le certificat n'est délivré qu'à la suite d'un concours très difficile et que le nombre des reçues est très petit chaque année. En outre, un grand nombre de certifiées nouvellement reçues ne sollicitent pas de poste : les unes, en effet, préfèrent préparer l'agrégation, d'autres aiment mieux être répétitrices à Paris que chargées de cours en province, d'autres enfin, et c'est un point qu'il importe de mettre en lumière sont accaparées par les établissements de l'État. Puisqu'on ne peut empêcher l'enseignement tant attaqué de prospérer, on s'est décidé à l'imiter, à le copier, à lui prendre avec ses méthodes, un certain nombre des professeurs sur lesquels il croyait pouvoir compter !

Lorsque l'enseignement des jeunes filles a été créé, il était uniquement destiné, dans la pensée de ses fondateurs, à donner aux jeunes filles de la bourgeoisie qui fréquentaient presque toutes les établissements ecclésiastiques et les couvents, une éducation libérale également éloignée du pédantisme et de la futilité ; les études devaient être désintéressées et ne pas détourner celles qui les faisaient de leur rôle futur de mère de famille par la préparation un peu fiévreuse d'examens et de concours. C'était fort bien raisonné, sous condition que les jeunes filles fussent à peu près sûres de se marier ; or, pendant qu'on tendait à rendre l'éducation de la femme désintéressée, on cherchait en même temps à rendre celle de l'homme utilitaire et on n'y a que trop réussi, car, de plus en plus, l'importance de la dot semble peser dans la détermination du choix de l'épouse. Une réaction devait se produire fatalement, les jeunes filles intelligentes, travailleuses, mais peu riches, cherchèrent à se créer des moyens d'existence, un certain nombre essayèrent d'y arriver par l'exercice des professions jusque là réservées aux hommes. Par un juste retour des choses, l'égoïsme de l'homme allait se trouver puni par l'éclosion de cette concurrence inattendue.

Cette tendance nouvelle a donné naissance à la diplomania ou désir général d'obtenir des diplômes, soit comme garantie en cas de revers de fortune, soit dans un but d'utilisation immédiate. Le brevet supérieur donne à celles qui le possèdent plus de droits que le diplôme de fin d'études, aussi voit-on un grand nombre de parents, exiger que leurs filles, élèves de l'enseignement secondaire, y soient préparées, malgré les divergences de programme des enseignements secondaire et primaire supérieur. Il serait facile, nous paraît-il, de faire cesser cette anomalie en n'accordant le diplôme de fin d'études qu'à la suite d'un examen unique pour chaque département, examen passé au chef-lieu, devant un jury spécial. Ce diplôme, transformé en une sorte de baccalauréat, pourrait alors être doté des sanctions nécessaires pour donner ici la satisfaction aux intéressées.

Cette réforme, d'ailleurs serait encore insuffisante, car les jeunes filles qui veulent se consacrer aux professions libérales ne trouvent pas, en général, dans les lycées, de cours préparatoires aux baccalauréats qui seuls ouvrent la porte des facultés. On peut trouver cette tendance bonne ou mauvaise, c'est une question que nous ne voulons pas discuter, mais il faut bien constater son existence, d'autant plus que l'enseignement libre, lui-même, entre dans cette voie ainsi que le prouve l'initiative que vient de prendre un grand établissement d'enseignement libre de Paris, subventionné par de notables adversaires de l'enseignement de l'État. La directrice de cet établissement a organisé, en effet, des cours pour les jeunes filles qui veulent entrer dans les carrières libérales et qui sont obligées de passer le baccalauréat. Il nous paraît indispensable que des cours analogues soient organisés dans nos principaux lycées de jeunes filles, sous condition toutefois, que les parents de celles qui seront appelées à les suivre, n'ignorent pas qu'il faudra à leurs enfants pour aboutir, un effort sérieux et soutenu, et que les cours soient organisés d'une façon pratique quant au temps qui leur sera consacré et aux programmes propres à conduire au but poursuivi.

Le temps n'est plus où l'on se contentait de chercher à ridiculiser notre enseignement de jeunes filles, force est de reconnaître que, malgré des plaisanteries d'un goût douteux, il est vivant et bien vivant. Les établissements libres n'ayant pu empêcher son développement vont chercher à le concurrencer, rendant ainsi un hommage involontaire à la supériorité de ses méthodes et de son personnel. Si nos renseignements sont exacts, il a dû se fonder à Paris une École normale catholique, destinée à fournir les cours nécessaires à la préparation des certificats et de l'agrégation comme l'école de Sèvres. Il importe, en conséquence, de prendre les mesures nécessaires pour lui permettre de vaincre les concurrences nouvelles contre lesquelles il va avoir à lutter.

Louis DUTROY.

ECHOS

Boxeuses.

Les femmes de l'État d'Illinois sont, paraît-il, de ferventes boxeuses. D'abord, elles se contentaient d'assister aux exploits des hommes dans ce genre de sport. Maintenant, elles boxent elles-mêmes. Elles ont fondé un certain nombre de clubs où elles s'en donnent chaque jour à cœur joie et à poings que veux-tu.

Les suffragettes de Londres voudront sans doute imiter les Américaines de l'État d'Illinois. Et alors que se passera-t-il lors des prochaines manifestations ? On n'y pense pas sans un peu d'inquiétude.

La pudibonde Allemagne

Sur ordonnance du procureur impérial de Bromberg, la police a interdit la mise en vente d'une carte postale où l'on pouvait voir la reproduction d'une femme qui avait le tort d'être complètement nue.

L'éditeur comptait beaucoup sur la vente et avait fait un tirage important.

Que fera-t-il de tous les exemplaires inutilisables en Allemagne ?

Ne nous inquiétons pas trop. Il les enverra sans doute en France et puis l'on dira que nous sommes le plus immoral des peuples.

Fêtes russes

Les Russes ont des fêtes légales en abondance : ils en ont 103. Ce n'est rien.

On propose à la Douma de supprimer vingt de ces fêtes, et il en restera encore assez, puisqu'il en restera 83. Mais les conservateurs disent qu'il faut respecter les vieilles coutumes, et peut-être se prononcera-t-on finalement pour le « statu quo ».

Il est permis, d'ailleurs, de penser qu'on n'use de ces fêtes légales qu'avec une sage modération et que les Russes sont facilement excusés si, ayant tant de saints à chômer, ils en oublient quelques-uns dans le tas.

Pensée

Il y a peu de gens qui valent mieux que leur réputation. Il y en a beaucoup qui valent moins qu'elle.

Y.

Un procès monstre en Croatie

53 TÊTES MENACÉES

Agram, 28 février.

Mercredi prochain 3 mars commencera devant le tribunal criminel d'Agram le procès de haute trahison intenté à cinquante-trois citoyens de Croatie, mais de nationalité serbe et de religion orthodoxe. Les prévenus sont pour la plupart depuis le mois d'août en prison où en novembre dernier plusieurs d'entre eux, exaspérés par la mise au secret et par les lenteurs de l'instruction, refusèrent pendant une douzaine de jours toute nourriture. Ils voulaient se laisser mourir de faim.

Dans le réquisitoire qu'il a préparé, le procureur général d'Agram réclame la pendaison pour les cinquante-trois conspirateurs. Cela dans l'intérêt de l'ordre, du respect des lois et de l'intégrité de la monarchie austro-hongroise.

Les prévenus sont accusés d'avoir été en relations avec l'association politique Slovenski Youg de Belgrade, dont le but est de propager en Croatie, Slavonie, Dalmatie et en Bosnie-Herzégovine, l'idée d'un grand État serbe, puis, par une révolution générale dans ces pays et à l'aide des armées de Serbie et du Monténégro, d'arracher ces pays à la monarchie austro-hongroise et de les incorporer au royaume de Serbie, sous le sceptre du roi Pierre.

Dans ces intentions, les prévenus ont fondé des organisations en Croatie-Slavonie, tenu des réunions, discuté les moyens d'introduire la propagande « panserbe », propagé des discours et répandu des imprimés et des journaux politiques de Belgrade. Ils ont séduit le peuple, en lui apprenant qu'il est de même race que le peuple du royaume de Serbie ; qu'il doit s'unir avec celui-ci ; que la Croatie-Slavonie et la Bosnie-Herzégovine sont des pays serbes et qu'elles doivent, même par la force, revenir au royaume de Serbie ; que tout le territoire depuis Semlin jusqu'à l'Adriatique doit être serbe : que sur ces pays régnera Pierre Ier Karageorgevitch, qui les affranchira par l'épée des maux dont ils souffrent. Les prévenus ont aussi popularisé les emblèmes et le drapeau du royaume de Serbie, le portrait du roi Pierre, les chansons qui glorifient le serbisme, la Serbie et son souverain. Ils ont rendu le peuple tellement fou qu'il considère comme son roi le roi Pierre...

Telle est l'accusation. Il semble intéressant, et même important, de relever que les prévenus sont des personnes extrêmement honorables. Le réquisitoire énumère seize petits commerçants et gens de métier, douze instituteurs, neuf propriétaires, bourgeois et paysans, sept fonctionnaires, six prêtres, deux médecins et un avocat. Quarante et un sont mariés et pères de famille : onze, parmi eux, ont de quatre à dix enfants.

La population se montre très excitée à propos de ce procès que beaucoup jugent excessif. Aussi parle-t-on d'un ajournement des débats qui pourrait être prononcé au dernier moment.

L'AFFAIRE STEINHEIL

Les charges relevées contre l'inculpée

Au moment où l'instruction touche à sa fin, la *Petite République* publie les lignes suivantes :

A la fin de cette instruction, particulièrement longue et laborieuse, où des nouvelles contradictoires ont trop souvent égaré l'opinion publique, il nous a semblé utile de faire, les premiers dans la presse, connaître à nos lecteurs toute la vérité, telle que l'a révélée l'instruction.

Le 31 mai, le malheureux peintre Steinheil et sa belle-mère, Mme Japy, étaient trouvés assassinés. Près de leurs cadavres, Mme Steinheil, ligotée, semblait avoir échappé par miracle aux coups des meurtriers.

Pendant près de six longs mois, l'instruction ouverte par M. Leydet acceptant les déclarations de Mme Steinheil, chercha en vain les assassins.

Le 26 novembre, par un subit revirement, Mme Steinheil était arrêtée. Le nouveau juge, M. André, abandonnant les pistes jusqu'alors suivies, consacrait tous ses efforts à découvrir et à grouper des charges contre Mme Steinheil, maintenant soupçonnée.

Partout, les investigations les plus minutieuses ont été poursuivies ; elles n'ont fait apparaître que des contradictions. Un seul fait se dresse, évident : Mme Steinheil n'a pas dit la vérité. On en a conclu que, suivant une expression vulgaire, elle était dans le coup.

Les mobiles du crime

Patiemment, le juge a établi les mobiles que Mme Steinheil pouvait avoir de commettre le double assassinat. Il a découvert que la veuve du peintre vivait en fort mauvaise intelligence avec son mari et sa mère, que les ressources du ménage, depuis plusieurs mois, avaient considérablement diminué, et que Mme Steinheil, en vain, avait multiplié ses demandes d'argent à sa mère.

Bien plus : un mobile plus fort peut être semble avoir existé. Mme Steinheil, qui approchait de la quarantaine, pouvait souhaiter être libre, afin d'acquérir une brillante situation en épousant son riche amant, M. Borderel.

Le mobile du crime ainsi expliqué, M. André s'est efforcé d'expliquer l'assassinat en lui-même. En vain a-t-on scruté les moindres détails : nulle part on n'a pu relever un indice permettant de découvrir l'identité de ce complice dont on considérait tout d'abord l'existence comme certaine.

Pas de complices

Mme Steinheil, dit-on, était très vigoureuse. Sous son apparence assez frêle résidait une force peu commune. Mettant souvent la main aux occupations du ménage, elle possédait des bras très musclés, et à divers reprises elle a donné des preuves évidentes de sa vigueur. De nombreux témoins l'ont vue, montée sur une chaise, tenant un marteau entre ses jambes enlever des tableaux très lourds pour les suspendre au mur.

Elle possédait donc la force suffisante pour avoir raison de sa vieille mère et de son mari, qui, du reste, étaient d'une constitution assez faible.

L'exécution du meurtre a présenté moins de difficultés encore, si, comme on le suppose, le malheureux peintre et sa belle-mère ont été préalablement endormis par un narcotique.

La prévenance inaccoutumée de Mme Steinheil qui, à la veille du crime, a offert à son mari et à sa mère deux grogs qu'elle a pris soin de préparer elle-même, à une heure tardive, a toujours semblé bizarre. Certes, l'analyse des viscères pratiquée par le docteur Ogier n'a pas apporté la preuve décisive de l'ingestion d'un poison ou d'un narcotique. Elle a seulement révélé la présence dans les viscères d'alcaloïdes. Provenaient-ils de ferments putrides ou d'un liquide absorbé ? La décomposition du cadavre n'a pas permis à l'expert de se prononcer. Dans le doute, l'accusation a admis comme possible que M. Steinheil et Mme Japy aient été endormis par un narcotique.

Avec cette hypothèse, l'accusation reconstitue ainsi l'exécution du crime, et elle puise dans chacun des détails, semble-t-il, la preuve que Mme Steinheil a seule perpétré l'effroyable forfait.

La terrible femme évoque les héros d'Eschyle et de Shakespeare. En pleine nuit, elle se lève. Elle savait son mari et sa mère plongés dans le sommeil factice qu'elle leur a versé. Elle se dirige vers le lit de son mari et étrangle le malheureux sans qu'il ait esquissé le moindre geste de défense.

Ce premier meurtre accompli sans trembler, elle gagne la chambre de sa mère ; saisissant la malheureuse à la gorge, lui enfonçant dans la bouche son dentier, lui écrasant le ventre de son genou, elle l'étreint, guettant sans émotion son dernier spasme.

Mise en scène

Sans respect pour les deux cadavres, elle pense aussitôt à organiser une mise en scène funèbre pour détourner les soupçons. Voulant faire croire que les malheureux ont été surpris, éveillés, elle songe à disposer les cadavres hors du lit.

Elle revient donc près du corps de son mari. Là, l'horrible besogne est relativement facile ; le cadavre est très léger et le parquet de la chambre, fraîchement ciré, permet de le faire glisser aisément. Le cadavre traîné à l'entrée du cabinet de toilette, Mme Steinheil l'y dispose, les jambes repliées sous le corps, dans l'attitude d'un homme tombé sous les coups d'un agresseur qui l'aurait saisi par derrière, alors qu'un autre lui aurait maintenu les bras par devant.

Tranquille de ce côté, elle retourne au cadavre de sa mère. Mais le problème est plus difficile à résoudre. Mme Japy pèse un poids si énorme que trois inspecteurs de la Sûreté seront nécessaires, le lendemain, pour soulever son cadavre : d'autre part, le tapis qui recouvre le parquet ne permet pas de traîner le corps. Mme Steinheil a vite fait de se décider : elle saisit par les pieds le cadavre de cette mère qu'elle vient d'assassiner, elle le tire à elle, le ramène au bord du lit, les jambes pendantes dans l'attitude d'une personne assaillie au moment où elle s'apprête à se lever.

Cette effroyable besogne accomplie, la veuve du peintre avec un incroyable sang-froid dispose tous les détails.

Descendant au rez-de-chaussée, elle ouvre la porte et laisse sur la serrure la clef que Couillard, la veille, avait placée sur le buffet ; elle arrête les pendules, place l'alpenstock près du cadavre de M. Steinheil, jette un gant d'homme dans le petit salon, fait disparaître les bijoux de sa mère, puis organise le simulacre du cambriolage. Là, est-ce volontairement, est-ce à bout de forces ou ... dans un mouvement nerveux, elle renverse l'encrier et, comme pour attester qu'elle a bien pris part à cette mise en scène, par inadvertance une traînée d'encre s'imprime sur ses jambes. Mais l'infâme besogne est terminée, elle arrache, pour s'en faire un bâillon, un peu d'ouate à celle qui entoure les jambes du cadavre de sa mère, elle vient se ligoter sur son lit, attendant, anxieuse, que l'apparition du jour laisse découvrir l'effroyable drame.

Telle est pour l'accusation, la véritable explication des faits. Elle admet que Mme Steinheil a été capable de mener à bien une telle tâche et elle ne croit pas à l'existence d'un complice. Nulle part, dit-on, on n'en trouva la trace, tous les objets laissés sur le théâtre de l'assassinat proviennent de la maison, rien n'a été apporté de l'extérieur. Le crime est l'œuvre d'une femme et d'une femme seule ! Si un homme y avait coopéré on aurait pu déplacer le cadavre de Mme Japy et surtout si Mme Steinheil avait été ligotée par un complice, elle aurait été attachée plus étroitement.

Dans la préparation du crime, on ne trouve toujours que Mme Steinheil. C'est elle qui le prémédite, qui attire sa mère chez elle, qui décide que l'on couchera impasse Ronsin, qui ordonne d'éloigner le chien Turc, c'est elle surtout qui fait disparaître les bijoux qu'elle doit ensuite déclarer avoir été volés, enfin c'est elle qui, à l'insu de tous, les confie à M. Souloy pour les transformer.

Enfin, il n'est pas jusqu'au dernier détail qui n'atteste la culpabilité de Mme Steinheil. La longue maladie qu'elle prétend avoir éprouvée par suite de l'émotion qu'elle a ressentie et des coups que lui ont portés les assassins, tout cela n'était que simulation.

En un mot, l'accusation affirme que si Mme Steinheil avait eu un complice, à elle seule elle n'aurait pas accompli toute la besogne ; que partout, on ne retrouverait pas, seule, sa trace !

A cette affirmation, la défense, s'appuyant sur de nombreux arguments que nous exposerons demain, oppose un démenti formel.

La Crise Orientale

LE CONFLIT AUSTRO-SERBE

L'optimisme à Vienne

Vienne, 28 février.

La crise austro-serbe est pour le moment suspendue. Ce n'est plus à Vienne que se joue la partie, et cet arrêt est considéré ici comme une amélioration. On ne doute point qu'une intervention de la Russie à Belgrade ne puisse être d'une influence décisive. Il ne semble pas qu'on attache ici une grande importance à la forme même, modérée ou énergique, de cette intervention ; l'essentiel est que cette démarche des puissances permette de rétablir la conversation entre Belgrade et Vienne. La presse parisienne et berlinoise semble considérer que le gouvernement austro-hongrois ne désire des explications de Belgrade que sur les points des armements et des concessions territoriales ; or, on estime ici que la Serbie devrait renoncer également à la prétention de faire accorder aux provinces annexées un gouvernement autonome ; l'Autriche-Hongrie ne saurait accepter aucune immixtion étrangère dans les affaires intérieures de la monarchie et elle s'opposerait à toute politique qui tendrait à ajourner la solution et à laisser « la plaie ouverte ». Les journaux viennois, très violents ces derniers jours contre Belgrade, semblent aujourd'hui modérer leur ton.

Les dispositions à Belgrade

Belgrade, 28 février.

D'après la *Politika*, la commission des finances de la Skoupchtina a approuvé toutes les demandes de crédits présentées par le ministre de la guerre.

La nouvelle de la signature du protocole d'entente austro-turque a produit à Belgrade une profonde impression.

A propos des négociations entre les puissances en vue d'une intervention à Belgrade pour obliger le gouvernement serbe à renoncer aux revendications territoriales, la plupart des journaux serbes rappellent que c'est sur les conseils et les promesses des puissances que la Serbie a consenti à rester tranquille et à ne pas franchir la Drina au moment où l'Autriche-Hongrie avait à peine vingt mille soldats en Bosnie-Herzégovine. Si les puissances manquent à leur parole, si elles ne réunissent pas la conférence pour qu'elle discute les demandes serbo-monténégrines, les deux États serbes sauront, eux, tenir leur promesse et engageront la lutte armée contre l'Autriche-Hongrie, en dépit des décisions et des conseils de l'Europe.

Sofia, 28 février.

Les journaux publient des informations de Serbie annonçant que les réservistes de deux divisions ont été convoqués pour une période d'exercices. Depuis hier, des trains militaires chargés de munitions se succèdent sans interruption dans la direction de Mladenovatz.

Une commémoration russe à Belgrade

Belgrade, 28 février.

Un service solennel pour le repos de l'âme du grand-duc Wladimir a été célébré hier à la cathédrale par le métropolite de Serbie au milieu d'une affluence considérable de public qui remplissait l'église, le parvis et les rues avoisinantes. Le roi, le prince héritier et le prince Paul assistaient à la cérémonie, ainsi que tous les membres du corps diplomatique, la représentation nationale, le Conseil d'État, le conseil municipal de Belgrade, un grand nombre d'officiers et de fonctionnaires supérieurs. La cérémonie a eu nettement un caractère de démonstration en l'honneur de la Russie et de la famille impériale russe dont les Serbes espèrent toujours le ferme appui.

Un accord austro-turc

Saint-Pétersbourg, 28 février.

Le grand-vizir, interviewé par le correspondant du *Novoïé Vrémia*, a déclaré que la Russie et la Turquie se sont entendues relativement à la liquidation de la contribution de 1877.

Cette entente sera réglée et peut-être signée par le nouveau ministre des affaires étrangères ottoman qui se rend à Constantinople en passant par Saint-Pétersbourg.

Après la ratification de l'entente, la Russie reconnaîtra officiellement avec l'acquiescement de la Turquie, l'indépendance bulgare.

Feuilleton du 1er Mars 1909 — N° 3

LA PROIE

Par Georges BEAUME

Tout à coup, elle l'empoigne aux tempes, et avec un reproche à peine, d'un accent qui encore haletait de son malheur, elle gémit :

— Sais-tu, toi qui es si fier, sais-tu qu'un fils n'a jamais le droit de soupçonner sa mère ?

Il se cacha, rougissant, dans les plis de sa robe ; puis, les mains jointes de sa mère qu'il tenait à sa bouche pour les caresser de ses paroles :

— Puis-je, dit-il, m'empêcher de haïr cet homme ?

— Pourquoi le haïr ?

— Je ne sais pas. Ces haines poussent comme les ronces dans les rochers... D'ailleurs, il est ivrogne, il est fourbe, il est méchant. Il trompe tous les paysans, les pauvres surtout, il s'embellit de leurs misères lui qui est un paysan de race. Je le déteste, parce qu'il est un homme de proie.

— Parce qu'il est riche ?

— Oui.

— C'est parce qu'il est riche qu'il fera ton bonheur. Tu hériteras, toi, toi seul. Un jour, tu posséderas la plaine.

— Moi ! non, jamais !

— Ah ! mon enfant, ne jure pas ainsi. Quand tu auras vécu (si tu souffrais quelque temps surtout), tu sauras quelle majesté et quelle joie de se reconnaître un des premiers possesseurs du pays. Tu verras aussi combien les chances de ce monde ressemblent peu à nos rêves... Ici-bas, il faut lutter, sans merci... Si tu ne frappes pas, tu seras frappé.

De haut mysticisme, le front resplendissant d'ambition, de majesté maternelle, la paysanne avait parlé fermement, d'une voix emplie de certitude. Puis, pendant un silence elle s'adoucit, quelque chose du passé en elle remua, semblable aux sources qui grondent sous les pierres. Elle tressaillit au souvenir sacré de son premier mariage, et pourtant troublée dans son sens par l'appât du maître d'aujourd'hui, elle s'inclina sur son fils, l'adora dévotement, soucieuse encore de le séduire, de lui souffler son âme, de l'émouvoir enfin de ses mêmes désirs de richesse et de ses concessions devant le seul nom de Bastide.

Marius, comme autrefois, au pauvre foyer, au temps d'innocence, se résignait agréablement près de sa mère, dans son parfum et sa clarté de femme, la première connue et la première aimée ; il s'imprégnait de sa grâce, de l'énergie de ses paroles, mais implacable de son orgueil, refusait pour le maître du nouveau foyer la moindre mot de reconnaissance.

Elle, avec de l'inquiétude, les mains frêles, la chair glorieuse, possédait sa créature, jouissait de son corps, et cette dureté de l'enfant à ne point parler de Bastide, à écarter tout espoir de concorde, embarrassait la vanité de la mère, avivait ses déceptions ; elle se tut, par ses caresses même, rassemblant un effort d'esprit pour chasser sa douleur et être heureuse de lui pleinement.

Autour d'eux, dans la salle à manger s'enveloppait un jour gris sans écho, fuyant le lourd soleil d'été.

— Je sais à quoi tu songes, hasarda-t-elle d'une voix souriante.

— A quoi ?

Marius montra ses yeux noirs, qui brillaient de fièvre, fatigués de songer aux réalités infâmes.

— Pauvre Marius ! comme tu souffres ! comme tu nous rends malheureux !

— Ma mère !...

Dans son cri de détresse, il réclamait le silence, le respect absolu devant sa volonté d'amour ; mais il eut peur que tout à coup s'évanouît le radieux passage de ce moment, l'affection jalouse et recueillie de leurs êtres.

— Oui, va, reprit la paysanne, tu t'es amouraché de cette fille de fauves, de cette Migrane, et tu ne peux plus te l'arracher de l'idée, pauvre enfant !

— Mais ce n'est pas à cause d'elle que je souffre ! s'indigna-t-il, mettant à nu son âme, exprimant par mégarde, dans la vivacité brutale du dépit, la honte que sa mère eût cédé à Bastide.

Elle le regarda fixement, farouche, d'une haine animale. Une larme coula sur ses joues, sans que son visage eût tressailli. Il la vit souffrir. Et ils s'aimaient intensément, en cette épouvante, cette horreur l'un de l'autre.

La porte du couloir, décoré de bustes et luisant de marbres, battit.

Lourd, ballant, le maître, Jacques Bastide, rentrait de la campagne.

— Hé ! bonjour ! clama-t-il, la voix rogue.

Il jeta sur la table son chapeau de feutre souillé de boue et de sueur ; il épongea les lèvres avec les doigts, longuement, sur les solides dents blanches qui rasent.

— Il fait bougrement chaud, grommela-t-il, en se répandant en fauteuil de toute sa corpulence, la peau poilue sous la chemise ouverte, par le gilet déboutonné.

En entrant, la mère et le fils s'étaient séparés, lui accouru à une lecture de journal quelconque, elle les mains libres, en admiration de cet homme qui n'émouvait point l'angoisse des proches.

Il se reposait dans le bien-être de la pénombre, dans la volupté du chez-soi, avec son exubérance de souveraineté.

Cependant, par une distraction hautaine, il suivit de ses gros yeux vitreux mi-voilés de molles paupières, tantôt la femme, tantôt le jeune homme. Sa face bouffie, huileuse, avec son front de dogue où moussaient des crins noirs, ses narines aplaties, ses saillantes mâchoires, ruminait vers Marius, sournoisement, des intentions mauvaises. Mais il n'osait point faire un éclat ; il n'avait jamais tant hésité que depuis dix mois, depuis son mariage.

Épanoui, les courtes jambes croisées, les mains sur le ventre, il s'engourdissait en ses incertitudes.

Il se vantait d'être le maître dans le village, dans les terres, partout au loin, et ici, dans sa maison superbe admirée comme un temple en milieu des chaumières, chez lui, il échouait, heurtait une âme rivale. Marius, par ses insouciances et son dédain, sa hauteur de petit savant, pourtant si pauvre, gênait son commandement.

Il l'examinait en dessous, labouré de malice et de rancune.

Le jeune homme, fort de l'affection de sa mère qu'il semblait protéger par sa seule présence, continuait de lire, savourant çà et là des reposées de méditation, l'esprit au dehors, dans la joie du soleil.

De longues minutes passèrent, pénétrées de silence, comme émues d'un charme de famille.

Lucile, timidement, d'une souplesse féline, s'avança vers son mari, frémissante. Bastide se complaisait à l'attention de sa femme. Il l'aimait aussi, surtout de la savoir si courtoise, si fine pour ses bras, de pensée délicate, et dont la beauté gaie ajoutait une élégance à ses grandeurs énormes de paysan.

Marius, outragé d'une telle impudeur, restait immobile, ne levait point les yeux, se défendait de sentir. Mais l'outrage plus amer, le tourmentait du cœur à la tête. Il s'en fut avec dégoût, une envie de vomir.

Alors les deux époux se rapprochèrent. Elle le baisa au front, dans ses rides, d'une bouche sincère, en un frisson. Il se gratta les lèvres, et dans un vautrement d'ennui, grogna :

— Ça commence à m'agacer, ton fils !

— Allons, laisse : c'est un enfant.

— Mais qu'est-ce qu'il veut ? qu'est-ce qui lui démange ! Je ne lui en fais donc pas assez ? Toute la journée il est fourré dans ses livres, dans ses études. Il ne parle jamais de travailler, il ne sait pas gagner un sou, il n'a pas d'ambition.

— Que veux-tu ? des idées de jeunesse, des folies !... Ça passe. Depuis la guerre, toutes les impiétés soufflent ici-bas, et je ne sais quel imbécile a pu si mal conseiller mon fils... Moi qui l'ai tant aimé !

— Trop, peut-être. Hé, oui !... Ça ne croit ni à Dieu ni à diable... Nous verrons où il ira, avec ses principes. Vraiment, on dirait que je suis obligé de le nourrir. Et si je ne voulais pas ?

Résignée, le cœur flottant, elle ne contrariait pas Bastide. Elle le baisa au front de nouveau, avec une imploration d'indulgence, l'encouragement à aimer, comme elle, à pardonner. Il se calma. L'énergie de vivre lui revint, et sa fierté bruyante.

— Bah ! ton fils a beau avoir des diplômes, il ne roulera jamais les affaires comme moi... Mais être un homme !...

Et Bastide regarda sa femme, qui l'écoutait humblement, avec béatitude, dans un transport de splendide mysticisme, dans une gloire de sa virilité et de son talent rustre, il clama :

— Être un homme, ce n'est pas se nourrir des idées du papier ! C'est agir, se mêler à la vie, se lancer, comme moi, dans des entreprises, aventurer de l'argent, acheter, emprunter, échanger, récolter et vendre. Et quand on est fort, on s'enrichit, on mange les autres, les crevés... Moi, je suis un homme !

Il laissa retomber les bras pesamment, tout palpitant de sa robustesse, la face brûlée d'indignation, et avec son bon sens aussitôt comprenant l'inanité des plaintes, par pitié aussi de la malheureuse qui s'obstinait à couvrir son enfant, il coupa court, se tassa dans un mutisme, inhabile à dissimuler, à chercher l'oubli dans les caresses et les langueurs de sexe.

— Marius ne t'a jamais rien dit de mal, insinua la femme ; il a bon cœur.

Bastide ne répondit pas.

Elle mentait.

A l'escalier de la terrasse, Pierre Bonal apparut, les joues roses, grisonnant déjà, de sensualité jeune encore, toujours vêtu avec soin comme pour une fête.

Bastide reconnut vite le pas du camarade.

On se salua, sans effusion, familièrement, puis, les deux hommes, d'un pas de promenade, en chuchotant, entrèrent au village.

Ils se méfiaient l'un de l'autre.

(A suivre).

CHOCOLAT DELESPAUL-HAVEZ
UNIVERSELLEMENT LE MEILLEUR
PAR SA QUALITÉ ET SA FRAICHEUR
98, Rue Nationale, Lille.